

## Rock around the Watch

*Il est 20 heures, voici vos informations : le conflit à l'usine Hip risque de prendre une tournure décisive ce soir ou cette nuit, avec l'intervention des CRS qui ont été requis pour déloger les salariés en grève, occupant l'usine depuis maintenant 15 jours. Rappelons que tout a commencé par le dépôt de bilan de cette entreprise fondée par l'horloger Jonathan Hipman en 1890...*

Jenny avait suivi les informations sur un poste branché dans un coin de l'usine. Elle regarda ses compagnons de lutte qui s'attendaient au pire : l'évacuation de l'entreprise et la fin de la résistance, de leur projet de coopérative. Autogérer la fabrique Hip, celle du vieux fondateur dont le portrait trônait dans chaque atelier. C'est ce projet qui avait donné un coup de sang aux actionnaires voyant ainsi une résurgence des soviets ou peut-être pire encore. Il était loin le temps du père Jonathan, la marque Hip avait été cotée en bourse, avait misé sur la mondialisation et s'y était cassé les dents.

Jenny regarda l'estrade dressée au milieu de la cour. Pour un baroud d'honneur, un concert de rock était organisé. On allait danser avant de sauter sous les coups de matraque. Ben, le copain de Jenny, était en train de relier sa Gibson à son ampli. À côté de lui, le bassiste accordait son instrument et, derrière, le batteur était déjà prêt à foncer dans le premier morceau, laissant tourner ses baguettes entre ses doigts. Jenny remit en place une mèche de ses longs cheveux châtain, puis enfouit les mains dans les poches de son jean. Cette grande fille maigre poussée trop vite, avait été

embauchée deux ans plus tôt, par hasard, puis surtout parce que la ville vivait depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au rythme des aiguilles des montres Hip, tirait sa subsistance de l'usine. C'était ainsi, une réalité plus encore qu'un constat. Pas de monuments, d'édifices à visiter, mais chaque année, l'entreprise organisait sa journée portes ouvertes et l'on venait de loin pour s'émerveiller devant le travail méticuleux des trois cents salariés restants.

Le groupe de Ben attaqua un rock aux riffs ravageurs et chacun autour de l'estrade se donna l'illusion d'être joyeux, d'être à la fête. La comédie tourna court quand les amplis se turent d'un coup. Quelqu'un avait coupé l'électricité, à moins que la sono n'ait fait disjoncter les compteurs, sauter les plombs. Plusieurs personnes se ruèrent dans le local technique tandis que Jenny s'écartait puis entra dans un atelier. La grande salle vide lui donna le vertige. Elle s'assit à sa table de travail, et prit entre ses doigts la loupe avec laquelle elle scrutait depuis son embauche les mécanismes subtils des montres pendant huit heures par jour. Elle sursauta quand la sono redémarra. Ben allait se demander où elle était passée, à moins qu'il ne fût accaparé par son solo de guitare. Jenny était triste, morose. Cette usine lui avait souvent tapé sur les nerfs, mais elle ne se décidait pas à la quitter. Tout à l'heure, quand les CRS chargeraient, elle était certaine qu'elle ferait front. Sur sa table étaient posées deux montres : un modèle homme avec son cadran rond, un peu vintage sur les bords, et une montre femme, plus petite, au bracelet de cuir travaillé avec précision. Elle passa la montre homme à son poignet gauche, et la montre femme au droit. Son regard erra de l'une à l'autre, s'attardant quelquefois sur les deux aiguilles, mais aussi la trotteuse qui poursuivait insouciant son petit bonhomme de chemin, ses rotations continues et presque maniaques. Jenny eut soudain l'impression de loucher et un léger vertige s'empara

d'elle. Elle secoua la tête pour s'accrocher à la réalité et, passant à nouveau d'une montre à l'autre, elle crut voir la trotteuse tourner en sens inverse. Son rythme cardiaque s'accéléra et les basses du groupe de rock résonnèrent à ses tympans. C'est alors qu'elle dut admettre que toutes les aiguilles tournaient à l'envers et de plus en plus rapidement. Le malaise qui l'assaillit sans prévenir fut plus violent que précédemment et elle tomba par terre.

Elle ressentit une vive douleur au postérieur ce qui la ramena à la réalité. Elle était toujours par terre, mais s'étonna de sentir une étoffe lui chatouiller la joue. Elle se recula, intriguée, et ouvrit grand les yeux. Sa main heurta ce qui avait tout l'air d'être une bottine. Le pied qu'elle chaussait remua et Jenny dut encore se reculer pour ne pas recevoir le talon dans les côtes. La jeune fille n'en revenait pas. Elle se trouvait aux pieds d'une personne vêtue d'une longue robe grise, les pieds enfouis dans des bottines cirées avec soin. Elle se mit debout et découvrit la propriétaire de la robe et des chaussures : une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux bruns coiffés en chignon, qui écarquilla les yeux en la voyant.

— Mais... que faites-vous là, d'où sortez-vous ? demanda-t-elle, ébahie.

La femme était installée à un petit établi, sur lequel était posée une loupe d'horloger semblable à celle que Jenny utilisait quotidiennement, ainsi que des pièces servant à l'assemblage des montres. Jenny nota qu'elles étaient assez différentes de celles qu'elle avait coutume de manipuler.

— Mais que faites-vous là ? insista l'ouvrière.

Jenny leva la main pour lui signifier qu'il ne fallait pas s'affoler, qu'il n'y avait pas de problème, mais l'autre arrondit la bouche et Jenny crut bien qu'elle allait se mettre

à crier.

Elle commença à marcher d'un pas rapide afin de sortir au plus vite de la grande salle où s'activait une bonne centaine de femmes, vêtues de gris comme celle qui l'avait découverte. Elles étaient toutes concentrées sur leur travail et ne s'aperçurent pas de la présence de la jeune fille en jean. Celle-ci poussa une porte et se retrouva dans un couloir sombre. Elle accéléra encore le pas et commença à paniquer, se demandant où elle se trouvait. L'endroit rappelait l'usine Hip, mais l'usine Hip d'il y a... Jenny secoua la tête. La grève, toute la tension emmagasinée depuis le début du conflit l'avaient forcément fatiguée... c'est tout ce qu'elle trouvait à se dire, pour se convaincre que...

— Hep là ! Où courez-vous ainsi ?

Jenny se retourna et, les yeux écarquillés, vit venir vers elle un homme vêtu d'une redingote et coiffé d'un melon. Il était petit, légèrement bedonnant, et portait des bécies.

— Mais... mais, bredouilla Jenny.

L'homme la regarda des pieds à la tête. Ses yeux donnèrent l'impression de se propulser à travers les verres de ses bécies.

— Mais... mais, vous vous rendez compte ! bredouilla-t-il.

Jenny le regarda et haussa les épaules.

— Je me rends compte de quoi ?

— Mais... mais, il est exactement dix-huit heures, cinquante minutes et... et... quinze secondes ! Ce n'est pas l'heure de la sortie. Vous devez encore une poignée de minutes à Mister Hipman, à Mister Jonathan Hipman ! Et foi de William Walrus, je ne puis tolérer cela !

Jenny nageait dans une totale confusion. Où était-elle ? Que lui voulait cet homme qui sortit une montre gousset reliée à son gilet par une chaîne en argent, et la scruta en plissant le front ?

— Neuf minutes et cinquante secondes, voilà ce que vous devez très exactement encore à notre bienfaiteur, Mister Jonathan Hipman ! Retournez à votre place !

Jenny ne savait comment expliquer au dénommé Walrus qu'elle ne comprenait rien à la situation, mais celui-ci se fixa tour à tour sur chacun de ses poignets.

— Good heavens ! s'exclama-t-il. Mais que portez-vous là ?

— Là ?

— Oui, là ! À vos poignets !

— Eh bien, des montres, fit Jenny en haussant les épaules.

— Des montres ! Ces choses étranges sont des montres ?

William Walrus saisit le poignet droit de Jenny.

— Hum, mais d'où sortez-vous cet objet ?

— De l'usine Hip.

— De l'usine Hip ! Mais vous vous moquez de moi ? On ne fabrique pas ces étranges choses ici. Puis d'ailleurs, d'où vient votre accoutrement bizarre ? Vous êtes habillée en homme, mais... D'où vient cet accoutrement ?

— Du XXI<sup>e</sup> siècle, Mister Walrus.

Le petit homme au melon donna l'impression de recevoir une décharge électrique.

— Good heavens ! répéta-t-il. Vous arrivez du XXI<sup>e</sup> siècle ! Écoutez, il ne faut pas que l'on vous voie. Non... je vais vous cacher et je viendrai vous rechercher lorsque ce sera possible.

Jenny se laissa emmener par le petit homme bedonnant qui la fit entrer dans un

cagibi étroit.

— Surtout, ne bougez pas de là ! ordonna-t-il.

Jenny sursauta quand la porte du cagibi se referma et qu'elle fut plongée dans le noir. Elle eut bien envie de la rouvrir et de s'enfuir, mais une voix intérieure lui commanda de n'en rien faire, d'attendre comme le lui avait demandé Mr Walrus. Elle prit son mal en patience, trouva le temps horriblement long et fut soulagée quand la porte s'ouvrit d'un coup.

Mr Walrus lui sourit.

— Tenez, il vous faut enfiler ces vêtements, vous ne pouvez pas sortir en ville dans votre accoutrement.

Sans chercher à comprendre, Jenny prit les effets roulés en boule qu'on lui tendait. Mr Walrus se retourna afin de permettre à la jeune fille de se changer, et celle-ci se débarrassa de son pull et de son jean, pour enfiler une longue robe ornée de dentelle.

— Ça va comme ça ? demanda-t-elle en sortant du cagibi.

Le petit homme bedonnant lui fit face et grimaça en regardant ses pieds.

— Hum, j'aurais dû penser aux chaussures.

Jenny haussa les épaules.

— Pourquoi, elles ne vous plaisent pas mes baskets ?

Mr Walrus fit la grimace.

— Hum, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que vous restiez pieds nus !

— Ça ne va pas ! s'offusqua Jenny.

— Bon, bon, gardez donc pour l'instant vos... baskets ! Drôle de nom en vérité pour désigner des chaussures. Enfilez au moins votre veste et placez votre châle sur vos épaules.

Jenny ramassa les autres vêtements sur le sol. Comme le lui avait demandé l'homme au melon, elle passa la veste qui était fort seyante et d'un joli coloris grenat, et couvrit ses épaules avec le châle en soie.

Un grand sourire illumina le visage de Mr Walrus.

— Voilà qui est beaucoup mieux. Ah, une dernière chose, vos cheveux...

— Mes cheveux ?

— Oui, vous ne pourriez pas, comment dire...

— Vous avez un crayon, Mister Walrus ?

— Un crayon ? Mais qu'est-ce...

— Laissez tomber, s'agaça Jenny.

Elle se baissa et prit un peigne en plastique dans la poche arrière de son jean. Elle haussa les épaules.

— Bien oui, je suppose que ma coiffure ne vous convient pas non plus ?

Mr Walrus parut confus.

— Heu... c'est-à-dire...

En un tour de main, Jenny remonta ses cheveux en chignon qu'elle fixa avec le peigne.

— Le crayon, c'était pour arriver au même résultat, expliqua-t-elle à Mr Walrus dont les yeux papillonnaient derrière les verres de ses bésicles.

— Parfait, estima-t-il. Maintenant, on va pouvoir y aller. Venez !

Jenny suivit le petit homme et déboucha sur une immense cour. Soudain, il s'immobilisa et Jenny tressaillit. N'en croyant pas ses yeux, elle regarda passer un individu grand et très maigre, vêtu d'une redingote et coiffé d'un haut-de-forme. L'homme se tourna machinalement vers Jenny et son compagnon, mais donna

l'impression de ne même pas les avoir aperçus. La jeune fille avait par contre détaillé le visage acétique mangé par des favoris broussilleux se perdant dans le creux des joues, et avait reconnu Jonathan Hipman, le fondateur des montres Hip, dont l'usine devait être à cette heure prise d'assaut par les CRS, alors qu'un groupe de rock jouait un hymne d'adieu et de combat.

— Vous savez qui est ce monsieur ? demanda Mr Walrus.

— Oui, bien sûr, c'est Jonathan Hipman, répondit le plus naturellement du monde Jenny.

— Good heavens ! Vous êtes vraiment étrange ! Mais comment pouvez-vous le connaître ?

Jenny appuya ses poings sur ses hanches et, regardant Mr Walrus, déclara :

— Écoutez, j'arrive du XXI<sup>e</sup> siècle où l'usine Hip est en ce moment certainement prise d'assaut par les CRS. Au XXI<sup>e</sup> siècle, l'usine Hip a fait faillite !

— Venez, venez, dit le petit homme au melon.

Jenny s'exécuta et sortit de l'enceinte de l'usine. Elle fut chamboulée en découvrant les passants vêtus de redingotes, de longues robes pour les femmes, et coiffés de haut-de-forme ou de chapeaux plus fantaisistes les uns que les autres. Elle aurait pu se croire en plein carnaval, et sursauta quand un bruit de trot de cheval résonna d'un coup.

— Attention, fit Mr Walrus en tirant Jenny par le bras.

Deux chevaux tractant un fiacre la frôlèrent.

— Mais... mais, bredouilla-t-elle.

Mr Walrus continua de tenir le bras de la jeune fille.

— Ah, vous allez bien sûr me dire qu'au XXI<sup>e</sup> siècle il n'y a plus de chevaux, plus

de fiacres. Aussi vrai que l'on porte au poignet d'étranges montres comme celles que vous arborez.

Jenny marcha avec le petit homme, remontant une rue peu engageante : tortueuse, bordée de maisons sinistres aux briques noircies par la suie.

— Allez, hâtons-nous, dit Mr Walrus, nous avons à faire.

Ils arrivèrent bientôt à une bâtisse haute de trois étages, biscornue, au toit pentu.

Mr Walrus sortit une grosse clé de la poche de sa redingote et l'introduisit dans la serrure.

— Je suis obligé de fermer à cause des gnomes, expliqua-t-il.

— Des gnomes ? s'étonna Jenny.

— Oui, vous allez comprendre...

Jenny entra dans la maison où se répandait une épaisse vapeur.

— Ah, les gnomes ont encore laissé la porte de la centrale ouverte, pesta l'homme au melon. Je ne cesse de leur recommander de faire attention !

— Mais d'où vient toute cette vapeur ? demanda Jenny, ébahie.

— De la centrale, je vous ai dit !

— Mais quelle centrale ?

— Ah, vous verrez. Bon, passons. Tom, Charlie, Jeff, venez immédiatement !

Jenny vit une porte s'ouvrir et, n'en croyant pas ses yeux, elle découvrit trois petites créatures surmontées de grosses têtes et vêtues de bric et de broc. Elles scrutèrent Jenny d'un air amusé.

— Mes amis, fit Mr Walrus, je vous présente...

— Jenny, dit la jeune fille.

— Oui, c'est cela, Jenny. Voici donc Tom, Charlie et Jeff. Trois pauvres enfants

que j'ai recueillis alors qu'ils n'étaient encore que des bébés, sur les marches d'une maison, en plein hiver, en plein froid. Si je n'étais pas passé dans la rue, je pense qu'ils n'auraient pas survécu. Ces trois sujets s'occupent principalement de la centrale qui fournit toute l'énergie à la maison. Qui lui permet de s'éclairer, de se chauffer. Le principe est simple, mais encore fallait-il y penser. Dans le sous-sol se trouve une énorme chaudière que les gnomes alimentent régulièrement en charbon. Cette chaudière fait bouillir une marmite de mon invention produisant de la vapeur en grande quantité qui chauffe cette habitation par le biais d'un subtil système de tuyaux, et actionne tout un assemblage de poulies, de courroies et de turbines produisant de l'électricité. Eh oui, il fallait y penser, vous ai-je dit. La vapeur constitue indéniablement l'énergie du futur et, pour ce qui concerne cette maison, elle lui permet de jouir du modernisme absolu. Voyez par vous-même.

Mr Walrus fit signe à Jenny de le suivre et ils arrivèrent dans une pièce très sombre. Le petit homme actionna une manette fixée au mur et aussitôt, la pièce fut éclairée.

— Merveilleux, n'est-ce pas ? s'enthousiasma Mr Walrus. Je vous présente le courant à vapeur ! Une invention révolutionnaire de mon cru !

Jenny ne s'étonnait plus de rien et ne pensait même plus à l'usine, à la charge des CRS. Elle regarda la boule de verre fixée au plafond d'où provenait la lumière, et son hôte expliqua :

— Il s'agit d'une ampoule électrique. Encore une de mes inventions.

— Mais, Mister Walrus, dit Jenny d'un air suspicieux, que faites-vous exactement à l'usine Hip ?

Le petit homme afficha une mimique triste.

— Ah, commença-t-il, Jonathan Hipman m’oblige à n’être qu’un garde-chiourme. Il m’oblige à surveiller les ouvrières avec ma montre, à veiller à ce qu’elles accomplissent leur temps de travail réglementaire. Jonathan Hipman me contraint à arborer toute la sainte journée un air sévère, à apparaître comme un mauvais homme, alors que, comme moult personnages des romans du vieil ami de mon père, l’écrivain Charles Dickens, je ne rêve que d’être charitable, de secourir les malheureux orphelins mourant de faim dans la neige. Les gnomes en sont l’exemple vivant !

— Mais pourquoi Jonathan Hipman vous traite-t-il ainsi ? s’étonna Jenny.

Mr Walrus grimaça.

— Parce que Jonathan Hipman ne m’aime pas. Il sait que je pourrais l’évincer, être un plus grand horloger que lui... Seulement, je ne dispose pas de ses moyens financiers. Enfin... Bon, il est l’heure de passer à table. Nous allons voir ce que notre chère Lisbeth nous a préparé.

Jenny fit bientôt connaissance de l’intéressée : une femme rondouillarde au teint rose, au chignon gris, portant un tablier de cuisinière. Elle servit un repas copieux et succulent : gigot à la menthe accompagné de haricots, puis pudding en dessert, dans une salle à manger ornée de tentures aux tons pastel. La jeune fille mangea de bon appétit en compagnie du souffre-douleur de Jonathan Hipman et des trois gnomes. Se sentant soudain très fatiguée, elle demanda à se reposer après le repas. Mr Walrus la conduisit à une chambre où régnait une douce chaleur. Le petit homme vanta encore son invention et les bienfaits de la vapeur, puis se retira. Jenny s’approcha d’une cuvette munie de deux manettes. Elle actionna celle de droite puis passa la main sous l’eau qui coulait d’un tuyau en caoutchouc fixé au mur, et grimaça tant elle était froide. Mais elle actionna celle de gauche et se réjouit d’obtenir de l’eau chaude. Elle

s'adonna à une rapide toilette, puis enfila la grande chemise de nuit à l'étoffe un peu rêche qui avait été suspendue dans une armoire. Elle se coucha, releva la manette à la tête du lit et, l'obscurité s'étant abattue dans la pièce, elle s'endormit sans penser à rien.

\*\*\*

Elle se réveilla en ayant l'impression d'avoir dormi pendant plusieurs jours. Elle avait la bouche pâteuse, était légèrement courbaturée. Elle se leva et enfila la robe de la veille, mais elle quitta la pièce pieds nus, se rappelant que Mr Walrus n'avait pas apprécié ses baskets. Elle le trouva dans la salle à manger en train de lire le journal. Il leva les yeux vers elle et son visage s'éclaira.

— Ah, ma chère Jenny, commença-t-il avec un sourire radieux, grâce à vous je vais pouvoir envoyer promener Jonathan Hipman. Enfin, plutôt, grâce à vos montres !

Jenny regarda ses poignets et s'aperçut que les montres avaient disparu.

— Eh oui, vous ne les portez plus. Figurez-vous que les gnomes qui sont de petits farceurs, vous les ont empruntées durant la nuit, et je les ai trouvés aux aurores au sous-sol, en train de les démonter.

Jenny crut avoir un malaise.

— Comment ! fit-elle, manquant de s'étrangler. Ils ont démonté les montres !

— Eh bien oui, qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Mais... il y a... il y a que je suis arrivée à votre siècle par l'intermédiaire de ces montres dont les aiguilles se sont mises à tourner à l'envers ! Il me les faut si je veux avoir une chance de repartir à mon époque, de revoir Ben, de rejoindre mes camarades dans notre lutte pour maintenir ouverte l'usine Hip au XXI<sup>e</sup> siècle !

Mr Walrus se mit à rire.

— Ah, elle est bien bonne celle-là. Mais au XXI<sup>e</sup> siècle il n’y aura pas d’usine Hip. Il y aura l’usine, Walrus ! Ce pauvre Jonathan va bientôt mettre la clé sous la porte et je promets de reprendre tout son personnel !

— Mais ce n’est pas possible. Vous savez que j’arrive du XXI<sup>e</sup> siècle, c’est bien l’usine Hip qui est en ce moment même très certainement envahie par les CRS !

— Balivernes, s’agaça Mr Walrus. Ce sera l’usine Walrus qui existera au XXI<sup>e</sup> siècle ! Enfoncez-vous bien cela dans le crâne !

— Je peux voir vos gnomes ? soupira Jenny.

— Heu... oui, mais pas longtemps. Il ne faut pas les distraire.

Mr Walrus emmena Jenny au sous-sol et celle-ci suffoqua tant la vapeur envahissait les lieux. Elle marcha en se sentant oppressée et arriva dans une pièce où la vapeur s’était dissipée et où l’on respirait mieux. Les trois gnomes étaient installés autour d’une petite table ronde envahie de pièces d’horlogerie.

— Mais que font-ils ! s’exclama Jenny.

Mr Walrus haussa les épaules.

— Eh bien, ils étudient le mécanisme de ces étranges montres afin de pouvoir en produire d’autres... Ces modèles sont étonnants et vont faire assurément la joie des habitants de cette ville, les hommes comme les femmes. Et ils feront ensuite ma fortune, car tout le monde en voudra et dédaignera les montres Hip.

— Mister Walrus, fit Jenny excédée.

— Oui, qui a-t-il ?

— Vos gnomes sont peut-être capables de mettre les montres en pièces détachées, mais je parie qu’ils sont incapables de les remonter.

Le petit homme prit un air contrarié.

— Il est vrai que je n'avais pas pensé à ce détail sans doute d'importance. Et vous, Jenny... vous sauriez...

— Oui, Mister Walrus, je saurais fabriquer vos montres...

Jenny s'aperçut alors que les gnomes la regardaient sévèrement et, en moins de deux, ils se mirent à assembler les pièces d'horlogerie et à reconstituer les deux montres.

Mr Walrus exulta.

— Vous voyez que mes gnomes sont capables de bien des choses ! Nous allons les laisser faire et les montres Walrus vont évincer les Hip ! Bon, maintenant, où trouver les ressorts, les mécanismes, les écrous... Car c'est bien cela l'embêtant. Toutes ces pièces permettant la fabrication de ces précieux modèles n'existent pas à notre siècle.

— Écoutez, j'ai une idée, déclara Jenny.

— Ah oui, laquelle ?

— Il faudrait que je retourne dans mon siècle.

— Pour ne jamais en revenir ! pesta Mr Walrus.

— J'ai dit « il faudrait ». Car je ne sais même pas par quel étrange phénomène les aiguilles se sont mises à tourner à l'envers, ce qui m'a conduite jusqu'à vous.

Mr Walrus hocha la tête d'un air méditatif.

— Hum, nous aurions bien besoin de l'aide de mon ami Herbert George.

— Herbert George ?

— Oui, Herbert George Wells.

— L'auteur de ...

— « The Time Machine », « La machine à voyager dans le temps ». Vous avez lu

cet ouvrage ?

— Oui, même que je pensais que ce n'était pas possible un tel voyage...

— Hé, je suppose que vous avez changé d'avis...

— Forcément.

Tandis que Jenny et William Walrus parlaient, les gnomes avaient à nouveau démonté entièrement les montres puis les avaient remontées. L'un d'eux, possédant de petits yeux et une tête bosselée, les tendit à l'homme au melon qui le fixa.

— Good heavens ! s'exclama-t-il.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Jenny.

Mr Walrus était troublé et donnait l'impression de chercher ses mots.

— Ah, comment vous dire ? commença-t-il. Voilà, mes gnomes ne parlent pas, seulement, à force de vivre ensemble, nous avons appris à communiquer par la pensée. Et Tom vient de m'annoncer que vous allez pouvoir repartir à votre époque et en revenir. D'abord, passez cette montre à votre poignet droit.

Jenny regarda le modèle femme que lui tendait l'homme au melon. Puis, après avoir un peu hésité, s'exécuta.

— Très bien, fit Mr Walrus d'un air satisfait. Maintenant vous allez prendre l'autre montre et vous la garderez dans la poche de votre veste. Elle vous permettra de revenir jusqu'à nous avec une bonne quantité de pièces nécessaires pour fabriquer des montres en série.

Jenny hocha la tête, montrant qu'elle avait bien compris, et suivit Mr Walrus jusqu'au rez-de-chaussée. Le petit homme héla Lisbeth en lui demandant de descendre la veste et le châle de Jenny, puis de lui fournir des bottines et un chapeau. Lisbeth se hâta et Jenny fut bientôt prête pour son expédition.

— Une chose quand même, dit-elle.

— Oui, dit Mr Walrus avec attention.

— Eh bien, vos gnomes...

— Oui ?

— Eh bien, comment font-ils pour...

Mr Walrus écarta les bras avec une mimique qui marquait son incompréhension.

— Je ne sais d'où viennent ces petites créatures... Je les ai trouvées par une nuit d'hiver. Mais peut-être détiennent-elles de nombreux secrets et sont-elles dotées de mystérieux pouvoirs...

Jenny sentit des picotements à son poignet droit. Elle était certaine que les aiguilles s'étaient mises à tourner à toute vitesse, mais ne vérifia pas. Elle regarda en souriant Mr Walrus et son employée de maison, et fut gagnée par un puissant vertige. Elle eut l'impression de tomber dans un puits sans fond, et ressentit à nouveau une vive douleur au postérieur.

\*\*\*

Elle secoua la tête et une musique émanant d'une sono poussée à son maximum lui remplit les oreilles, la tête. Malgré le son saturé à l'extrême, elle reconnut un vieux morceau de Led Zeppelin. Elle était assise par terre et des chaussures dansaient autour d'elle. Elle se releva et aperçut Ben qui se démenait sur la scène en agitant sa Gibson, ses longs cheveux battant la mesure en même temps que se balançait son corps maigre. Le morceau s'acheva dans une débauche de larsen et c'est alors que l'on entendit :

*Dernière sommation avant la charge !*

Tandis qu'un profond murmure s'élevait de la foule, Jenny se retourna et vit une rangée de CRS en tenue de combat, se tenant prêts à charger. Elle se précipita vers l'estrade. Ben était dégoulinant de sueur. Il retira son tee-shirt et s'aperçut de la présence de Jenny. Il sauta de l'estrade et se planta devant elle, les yeux écarquillés.

— Mais qu'est-ce que tu fous dans cette tenue ? T'as vu un peu ton chapeau avec des plumes partout ?

Il n'en revenait pas, croyait rêver.

— Écoute, Ben, commença Jenny, je dois récupérer des pièces dans l'atelier et les emmener au XIX<sup>e</sup> siècle, chez Mr Walrus. Il va détrôner Jonathan Hipman, et quand je reviendrai à notre époque, ici ce sera l'usine Walrus, et il n'y aura pas de CRS, pas de faillite, tout ira bien.

Incrédule, Ben secouait la tête.

— Mais... mais, bredouilla-t-il, ma pauvre Jenny, tu délirés complètement !

— Mais non...

Un cri fusa et Jenny fut projetée à terre. Une mêlée s'en suivit. Les CRS avaient chargé, et Jenny crut sa dernière heure arrivée. Elle tenta de se protéger des coups de matraque, appuyant ses mains sur sa tête, lorsqu'avec effroi, elle repéra la seconde montre, celle qui devait lui permettre de retourner chez Mr Walrus. Elle était sur le bitume, et quand une grosse *Ranger* de CRS s'abattit dessus et l'écrasa, dispersant toutes les pièces la constituant, elle crut se vider de son sang. Elle fit la tortue tandis qu'elle avait l'impression qu'un escadron entier galopait sur elle. Elle finit par perdre connaissance, asphyxiée par les gaz lacrymogènes qui avaient envahi l'atmosphère.

Quand elle revint à elle, elle était remplie de courbatures. Elle se releva péniblement et, dans une brume épaisse, apparut Ben, tenant tout ce qui lui restait de sa Gibson : le manche avec trois cordes pendantes. Il sanglotait et se jeta dans les bras de Jenny.

— Allez, viens, on se tire, parvint-il à dire entre deux sanglots.

Son visage était tuméfié ; il paraissait à bout de forces.

Jenny hocha la tête.

— Oui, on se tire, dit-elle en lui prenant le bras et en l'emmenant.

Quand la cour de l'usine fut déserte, surgis d'on ne sait où, arrivèrent trois gnomes qui, avec patience et minutie, ramassèrent une à une les pièces éparpillées des deux montres, et les rangèrent dans le petit sac déjà bien rempli, qu'ils portaient autour du cou.